# Lettres du voyant

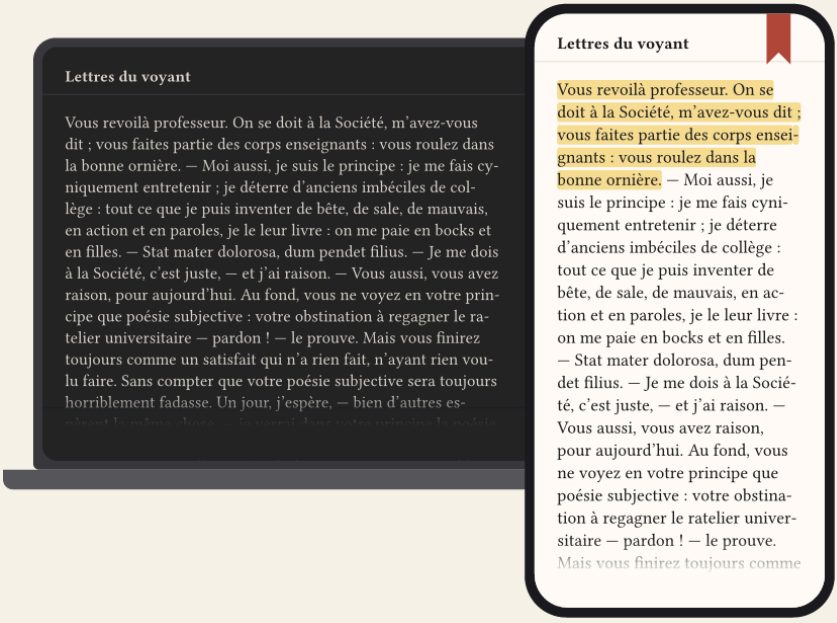
Arthur Rimbaud

1871

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/rimbaud/lettres-du-voyant

# Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.




### Votre page gardée

Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

### Vos citations

Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

### Autour du texte

Les commentaires, en marge.

**Ouvrir le livre en ligne**

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/rimbaud/lettres-du-voyant

# Sommaire

Lettre à Georges Izambard — 13 mai 1871 . . . . . 4
LE CŒUR SUPPLICIÉ . . . . . 4
Lettre à Paul Demeny — 15 mai 1871 . . . . . 5
Chant de Guerre Parisien . . . . . 5
Mes petites Amoureuses . . . . . 8
Accroupissements . . . . . 11

# Lettre à Georges Izambard — 13 mai 1871

*Charleville, [13] mai 1871.*
*Cher Monsieur !*
*Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit ; vous faites partie des corps enseignants : vous roulez dans la bonne ornière. — Moi aussi, je suis le principe : je me fais cyniquement* entretenir ; *je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en paroles, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles. —* Stat mater dolorosa, dum pendet filius. *— Je me dois à la Société, c'est juste, — et j'ai raison. — Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective : votre obstination à regagner le ratelier universitaire — pardon ! — le prouve. Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, — bien d'autres espèrent la même chose, — je verrai dans votre principe la poésie objective, — je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez ! — Je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! Travailler maintenant, jamais jamais ; je suis en grève.*

*Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre* voyant : *vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de* tous les sens. *Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : Je pense. On devrait dire : On me pense. — Pardon du jeu de mots.*
*Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !*
*Vous n'êtes pas* enseignant *pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez ? Est-ce de la poésie ? C'est de la fantaisie, toujours. — Mais, je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée :*

## LE CŒUR SUPPLICIÉ

Mon triste cœur bave à la poupe...
Mon cœur est plein de caporal!
Ils y lancent des jets de soupe,

Mon triste cœur bave à la poupe...
Sous les quolibets de la troupe
Qui lance un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal!

Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé;
À la vesprée, ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques;
Ô flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé:
Ithyphalliques et pioupiesques
Leurs insultes l'ont dépravé!

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé?
Ce seront des refrains bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques!
J'aurai des sursauts stomachiques
Si mon cœur triste est ravalé!
Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé?

*Ça ne veut pas rien dire.* — RÉPONDEZ-MOI : *chez M. Deverrière, pour A. R.*

*Bonjour de cœur,*
ARTH. RIMBAUD.

# Lettre à Paul Demeny — 15 mai 1871

Charleville, 15 mai 1871.

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. Je commence de suite par un psaume d'actualité :

## Chant de Guerre Parisien

*Le printemps est évident, car*
*Du cœur des propriétés vertes*
*Le vol de Thiers et de Picard*

*Tient ses splendeurs grandes ouvertes.*

*Ô mai, quels délirants cul-nus !*
*Sèvres, Meudon, Bagneux, Asnières,*
*Écoutez donc les bienvenus*
*Semer les choses printanières !*

*Ils ont schako, sabre et tam-tam,*
*Non la vieille boîte à bougies ;*
*Et des yoles qui n'ont jam... jam...*
*Fendent le lac aux eaux rougies.*

*Plus que jamais nous bambochons,*
*Quand arrivent sur nos tanières*
*Crouler les jaunes cabochons*
*Dans des aubes particulières.*

*Thiers et Picard sont des Éros,*
*Des enleveurs d'héliotropes ;*
*Au pétrole ils font des Corots.*
*Voici hannetonner leurs tropes.*

*Ils sont familiers du grand turc...*
*Et, couché dans les glaïeuls, Favre*
*Fait son cillement aqueduc*
*Et ses reniflements à poivre !*

*La Grand'Ville a le pavé chaud,*
*Malgré vos douches de pétrole,*
*Et, décidément, il nous faut*
*Vous secouer dans votre rôle...*

*Et les ruraux, qui se prélassent*
*Dans de longs accroupissements,*
*Entendront des rameaux qui cassent*
*Parmi les rouges froissements.*

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie : —

Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque, Vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le

premier venu auteur d'Origines. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

Ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison m'inspire plus de certitudes sur le sujet que n'aurait jamais eu de colères un Jeune-France. Du reste, libre aux nouveaux d'exécrer les ancêtres : on est chez soi et l'on a le temps.

On n'a jamais bien jugé le romantisme. Qui l'aurait jugé ? Les Critiques !! Les Romantiques ? qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et comprise du chanteur.

Car Je est *un autre*. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs !

En Grèce, ai-je dit, vers et lyres, rythmes : l'Action. Après, musique et rimes sont jeux, délassements. L'étude de ce passé charme les curieux : plusieurs s'éjouissent à renouveler ces antiquités : — c'est pour eux. L'intelligence universelle a toujours jeté ses idées naturellement ; les hommes ramassaient une partie de ces fruits du cerveau ; on agissait par, on en écrivait des livres : telle allait la marche, l'homme ne se travaillant pas, n'étant pas encore éveillé, ou pas encore dans la plénitude du grand songe. Des fonctionnaires, des écrivains. Auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé !

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver : cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant *d'égoïstes* se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire VOYANT.

Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à l'*inconnu !* — Puisqu'il a cultivé

son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

— La suite à six minutes. —

Ici j'intercale un second psaume *hors du texte* : veuillez tendre une oreille complaisante, et tout le monde sera charmé. — J'ai l'archet en main, je commence :

## Mes petites Amoureuses

*Un hydrolat lacrymal lave*
*Les cieux vert-choux,*
*Sous l'arbre tendronnier qui bave*
*Vos caoutchoucs.*

*Blancs de lunes particulières*
*Aux pialats ronds,*
*Entrechoquez vos genouillères,*
*Mes laiderons !*

*Nous nous aimions à cette époque,*
*Bleu laideron :*
*On mangeait des œufs à la coque*
*Et du mouron !*

*Un soir tu me sacras poète,*
*Blond laideron :*
*Descends ici que je te fouette*
*En mon giron.*

*J'ai dégueulé ta bandoline,*
*Noir laideron ;*
*Tu couperais ma mandoline*
*Au fil du front.*

*Pouah ! nos salives desséchées,*
*Roux laideron,*
*Infectent encor les tranchées*
*De ton sein rond.*

*Ô mes petites amoureuses,*

*Que je vous hais !*
*Plaquez de fouffes douloureuses*
*Vos tétons laids !*

*Piétinez mes vieilles terrines*
*De sentiment ;*
*Hop donc, soyez-moi ballerines*
*Pour un moment !...*

*Vos omoplates se déboîtent,*
*Ô mes amours !*
*Une étoile à vos reins qui boitent*
*Tournez vos tours !*

*Est-ce pourtant pour ces éclanches*
*Que j'ai rimé ?*
*Je voudrais vous casser les hanches,*
*D'avoir aimé !*

*Fade amas d'étoiles ratées,*
*Comblez les coins !*
*Vous crèverez en Dieu, bâtées,*
*D'ignobles soins !*

*Sous les lunes particulières*
*Aux pialats ronds,*
*Entrechoquez vos genouillères,*
*Mes laiderons !*

Voilà. Et remarquez bien que, si je ne craignais de vous faire débourser plus de 60 c. de port, — moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze ! — je vous livrerais encore mes *Amants de Paris*, cent hexamètres, Monsieur, et ma *Mort de Paris*, deux cents hexamètres !

— Je reprends :

Donc le poète est vraiment Voleur de Feu.

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* mêmes ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions. Si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;

— Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien, — plus mort qu'un fossile, — pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient *à penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie ! —

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus que la formule de sa pensée, que l'annotation *de sa marche au Progrès* ! Énormité devenant norme absorbée par tous, il serait vraiment un *multiplicateur de progrès* !

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez. — Toujours pleins du *Nombre* et de l'*Harmonie*, les poèmes seront faits pour rester. — Au fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque.

L'art éternel aurait ses fonctions, comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rhythmera plus l'action ; *elle sera en avant.*

Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme — jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées diffèreront-ils des nôtres ? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons.

En attendant, demandons au poète *du nouveau*, — idées et formes. Tous les habiles croiraient bientôt avoir satisfait à cette demande : — ce n'est pas cela !

Les premiers romantiques ont été *voyants* sans trop bien s'en rendre compte : la culture de leurs âmes s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent quelque temps les rails. — Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. — Hugo, *trop cabochard*, a bien du vu dans les derniers volumes : les *Misérables* sont un vrai *poème*. J'ai *les Châtiments* sous main : *Stella* donne à peu près la mesure de la *vue* d'Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées.

Musset est quatorze fois exécrable pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! Oh ! les contes et les proverbes fadasses ! *ô les Nuits ! ô Rolla ! ô Namouna ! ô la Coupe !* tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré ; français, pas parisien ! Encore une œuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine, commenté par M. Taine ! Printanier, l'esprit de Musset ! Charmant, son amour ! En voilà, de la peinture à l'émail, de la poésie solide ! On savourera longtemps la poésie *française*, mais en France. Tout garçon épicier est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque, tout séminariste emporte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet. À quinze ans, ces élans de passion mettent les jeunes en rut ; à seize ans, ils se contentent déjà de les réciter avec

*cœur* ; à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collégien qui a le moyen fait le Rolla, écrit un Rolla ! Quelques-uns en meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire. Il y avait des visions derrière la gaze des rideaux : il a fermé les yeux. Français, panadis, traîné de l'estaminet au pupitre du collège, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations !

Les seconds romantiques sont très *voyants* : Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, *un vrai Dieu*. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste ; et la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

Rompus aux formes vieilles : parmi les innocents, A. Renaud, — a fait son Rolla, — L. Grandet, — a fait son Rolla ; — les gaulois et les Musset, G. Lafenestre, Coran, C. L. Popelin, Soulary, L. Salles ; les écoliers, Marc, Aicard, Theuriet ; les morts et les imbéciles, Autran, Barbier, L. Pichat, Lemoyne, les Deschamps, les Des Essarts ; les journalistes, L. Cladel, Robert Luzarches, X. de Ricard ; les fantaisistes, C. Mendès ; les bohèmes ; les femmes ; les talents, Léon Dierx et Sully-Prudhomme, Coppée. — La nouvelle école, dite parnassienne, a deux voyants, Albert Mérat et Paul Verlaine, un vrai poète. — Voilà.

Ainsi je travaille à me rendre *voyant* : — Et finissons par un chant pieux :

## Accroupissements

*Bien tard, quand il se sent l'estomac écœuré,*
*Le frère Calotus, un œil à la lucarne*
*D'où le soleil clair comme un chaudron récuré*
*Lui darde une migraine et fait son regard darne,*
*Déplace dans les draps son ventre de curé.*

*Il se démène sous sa couverture grise*
*Et descend ses genoux à son ventre tremblant,*
*Effaré comme un vieux qui mangerait sa prise ;*
*Car il lui faut, le poing à l'anse d'un pot blanc,*
*À ses reins largement retrousser sa chemise !*

*Or, il s'est accroupi, frileux, les doigts de pied*
*Repliés, grelottant au clair soleil qui plaque*
*Des jaunes de brioche aux vitres de papier :*
*Et le nez du bonhomme où s'allume la laque*

*Renifle aux rayons, tel qu'un charnel polypier.*

. . . . .

*Le bonhomme mijote au feu, bras tordus, lippe*
*Au ventre ; il sent glisser ses cuisses dans le feu,*
*Et ses chausses roussir, et s'éteindre sa pipe.*
*Quelque chose comme un oiseau remue un peu*
*À son ventre serein, comme un morceau de tripe !*

*Autour dort un fouillis de meubles abrutis,*
*Dans les haillons de crasse et sur de sales ventres ;*
*Des escabeaux, crapauds étranges, sont blottis*
*Aux coins noirs ; des buffets ont des gueules de chantres*
*Qu'entr'ouvre un sommeil plein d'horribles appétits.*

*L'écœurante chaleur gorge la chambre étroite.*
*Le cerveau du bonhomme est bourré de chiffons ;*
*Il écoute les poils pousser dans sa peau moite*
*Et, parfois, en hoquets fort gravement bouffons*
*S'échappe, secouant son escabeau qui boite.*

. . . . .

*Et le soir, aux rayons de lune qui lui font*
*Aux contours du cul des bavures de lumière,*
*Une ombre avec détails s'accroupit sur un fond*
*De neige rose ainsi qu'une rose trémière...*
*Fantasque, un nez poursuit Vénus au ciel profond.*

Vous seriez exécrable de ne pas répondre : vite, car dans huit jours je serai à Paris, peut-être.

Au revoir.

A. Rimbaud.

Lettres du voyant
Arthur Rimbaud

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/rimbaud/lettres-du-voyant